



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

ÉPITHALAME

DE

THÉTIS ET DE PÉLÉE.

**Se vend chez Brasseur aîné, rue de la Harpe, n°. 95;
et chez les Marchands de Nouveautés.**

4

ÉPITHALAME

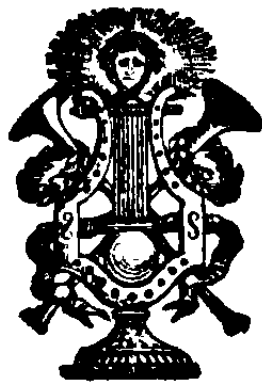
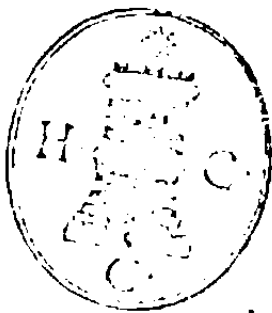
DE

THÉTIS ET DE PÉLÉE,

TRADUIT EN VERS DU LATIN DE CATULLE

PAR A. COURNAND,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AU COLLÈGE
DE FRANCE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

AN MDCCCVI.

VER - JAMBERT

151,865

RECEIVED 12
278,161

AVERTISSEMENT.

L'ÉPITHALAME des noces de **THÉTIS** et de **PÉLÉE**, par Catulle, est un des plus beaux morceaux de poésie de l'antiquité, un morceau dans le genre épique, et d'autant plus remarquable, que Catulle est antérieur à Virgile. Ce poème est entièrement fondé sur la fable qui a fait du père d'Achille l'un des Argonautes qui allèrent enlever à Colchos cette toison d'or si fameuse dans les annales des Grecs. Ce fut pendant ce voyage que Pélée devint amoureux de Thétis, qui se montrait sur les flots avec les Néréides ses sœurs. La description du tapis où la déesse était assise au festin de noces fournit au poète un détail sublime du malheur d'Ariane abandonnée

VI

par Thésée, son amant, dans l'île de Naxos, l'une des Cyclades. Bacchus vint avec ses Satyres délivrer la belle Ariane de son affreuse solitude. Dans le poème on parle d'Androgée, fils de Minos, tué par les Athéniens, condamnés pour ce meurtre à payer tous les ans au roi de Crète un tribut de jeunes garçons et de jeunes filles. Le courageux Thésée, fils d'Égée, roi d'Athènes, conçut la résolution d'affranchir sa patrie de cet infâme tribut : il part pour la Crète, et affronte la colère du Minotaure, né d'un taureau et de Pasiphaé, femme de Minos. Le Minotaure fut tué dans le fameux labyrinthe, dont Thésée ne sortit qu'à l'aide du fil dont ses mains furent armées par Ariane. Thésée, s'en retournant à Athènes, oublia de tendre son vaisseau d'une voile blanche à la place de la noire que son père lui avait ordonné d'y mettre en partant comme un témoignage de sa douleur. Le vieillard, voyant encore la voile noire au vaisseau, crut que son fils était mort, et se précipita du haut d'un rocher.

Chiron, ce centaure instituteur d'Achille, figure dans le poème par les présents qu'il apporte, ainsi que Pénée, dieu des vallons de Tempé. Prométhée y est représenté avec les cicatrices de ses plaies. Les Parques, peintes sous leurs véritables formes, chantent l'épithalame des époux en couplets inégaux, accompagnés d'un refrain : c'est une histoire abrégée des destinées d'Achille.

Voici quelques leçons plus exactes du texte latin, recueillies de l'édition de Jérôme Avancius, dédiée au cardinal Farnèse, et qui ne se trouvent pas dans l'édition de Coutellier :

Nec dum etiam sese ipsa sibi tum credidit esse.

Tibi nulla fuit clementia, prædo,

*Idæos ne petam montes? at gurgite vasto
Discernens pontum, truculentum dividit æquor.*

VIII

Quæ nostrum genus ac sedes defendere sueta.

Cum te reducem fors prospera sistet.

*Confestim Peneus adest, viridantia Tempe
Tempe quæ silvæ cingunt superimpedentes,
Nereidum linquens claris celebranda choreis,
Non vacuus.*

*His corpus tremulum complectens undique vestis
Candida.*

NOTA. On n'a tiré de cette traduction que cent exemplaires.

ÉPITHALAME

DE

THÉTIS ET DE PÉLÉE.

Les pins dont Pélion vit sa cime embellie
Descendirent jadis aux ports de Thessalie,
Et du Phéacien visitèrent les eaux,
Quand de jeunes guerriers, élite de héros,
Pour ravir à Colchos une toison dorée,
Osèrent s'élancer sur la plaine azurée,
Et que la rame agile, en de si nobles mains,
De climats inconnus se fraya les chemins.
La déesse qui veille au sommet de nos villes
Fit pour eux l'assemblage et les ailes mobiles
De ce char qui, volant au gré des vents légers,
D'Amphitrite surprise affronta les dangers.

Sitôt que l'aviron par ses traces profondes
 Eut avec les rameurs blanchi l'azur des ondes,
 Les nymphes de la mer à ce bruit si nouveau
 Accoururent en foule admirer le vaisseau;
 Et, le sein découvert, les fières Néréides
 Le suivirent long-tems sur les vagues humides.
 Ainsi des yeux mortels jouirent plus d'un jour
 De leurs beautés sans voile, et faites pour l'amour.
 Pélée alors, dit-on, sentit blesser son ame:
 Thétis vit ses transports sans dédaigner sa flamme;
 Et son père, Nérée, approuva ces doux nœuds.
 Salut, héros puissans nés en ces jours heureux!
 Le ciel vous donna l'être, et votre nom m'inspire.
 Ah! je ne saurais trop vous chanter sur ma lyre;
 Toi surtout, toi Pélée, aux champs thessaliens.
 Choisi par Jupiter pour de si beaux liens;
 Toi qui dus à ce dieu la grâce inespérée
 De posséder Thétis de lui-même adorée.
 Quoi! l'auguste Thétis, l'Océan, dont les mers
 Dans leur enceinte immense, embrassent l'univers,
 Ont concouru tous deux à ce grand hyménée,
 Et leur fille chérie à tes vœux s'est donnée!
 Sitôt que le soleil amena ce beau jour,
 L'alégresse se mêle au luxe de la cour:
 On y voit arriver la Thessalie entière;
 Les présens sont brillans et la joie est sincère.

Tempé même est désert; tout se rend à la fois
 Vers la riche Pharsale, heureux séjour des rois:
 Dans les fertiles champs les travaux se suspendent;
 Les bœufs quittent le joug, et leurs cous se détendent;
 La vigne est négligée, et la glèbe à son tour
 Demande en vain les soins d'un pénible labour;
 Les nymphes des forêts dans leurs retraites sombres
 S'étonnent de la faux qui respecte leurs ombrés,
 Et la rouille s'attache aux socs abandonnés.
 Mais les palais brillans que les rois ont ornés
 Aux regards éblouis de leur magnificence,
 De ces maîtres puissans annoncent la présence:
 Les sièges sont d'ivoire, et l'or, les diamans
 Aux coupes des festins prêtent leurs ornemens.
 Mais rien n'égale encor l'élégante richesse
 Du trône qu'on élève à l'auguste déesse;
 La pourpre, par l'éclat d'un superbe tapis,
 Du poli de l'ivoire y rehausse le prix;
 Et l'art, de ses tableaux variant les figures,
 Y représente aux yeux d'illustres aventures.
 Ariane y paraît aux rochers de Naxos,
 Voyant fuir loin du bord Thésée et ses vaisseaux:
 D'indomptables fureurs cette amante oppressée
 N'ose en croire ses yeux de se voir délaissée.
 Sur un sable désert à ce premier réveil
 Où se mêlent encor les erreurs du sommeil.

Mais l'ingrat, déployant ses voiles criminelles,
 Livre aux vents ses sermens emportés sur leurs ailes.
 Éperdue, immobile en ses sombres fureurs,
 La fille de Minos, les yeux chargés de pleurs,
 Le visage fixé sur la vague écumante,
 Sent le tourment des mers dans le cœur d'une amante :
 Son sein ne retient plus ses voiles précieux ;
 Sa tiare a quitté l'or de ses blonds cheveux ;
 L'admirable tissu d'une riche ceinture,
 Tous ces vains ornemens, épars à l'aventure,
 Étendus à ses pieds, et mouillés par les flots,
 Ne sont rien pour ce cœur abymé dans ses maux :
 Toute entière aux douleurs d'une amante abusée,
 Son ame s'entretient de toi seul, ô Thésée !
 Infortunée, hélas ! la déesse d'amour
 T'a fait payer bien cher les délices d'un jour,
 Dans le tems où, parti des rives du Pirée,
 Ce Thésée, ame fière, aux périls préparée,
 De l'orgueilleuse Crète osa braver le roi !
 La peste dans Athène avait semé l'effroi ;
 Il fallait expier le meurtre d'Androgée :
 La colère des dieux veut, pour être vengée,
 Des vierges, des enfans jeunes, remplis d'appas,
 De l'affreux Minotaure effroyable repas.
 Le héros, que son zèle enflamme pour Athènes,
 De l'auguste cité voulant finir les peines,

Sauvera du trépas , au risque d'y périr,
 Les enfans de Cécrops condamnés à mourir.
 Au doux souffle des vents confiant sa fortune,
 Sur un léger navire il affronte Neptune,
 Se présente au palais du superbe Minos.
 La fille de ce prince aperçoit le héros.
 Sous de chastes lambris cette vierge nourrie
 S'élève dans les bras d'une mère chérie,
 Comme au Zéphir la rose exhale son odeur:
 Tel près des eaux un myrte épanouit sa fleur.
 Par un charme soudain Ariane embrasée
 Arrête avec amour ses regards sur Thésée,
 Et ne peut le fixer de ses yeux languissans
 Que le feu des desirs n'enflamme tous ses sens.
 Tendre et cruel enfant dont notre ame asservie
 Dépend pour les douceurs et les maux de la vie;
 Et toi qui d'Idalie habites le séjour,
 Où sous l'ombre des bois tout respire l'amour,
 Dans quels flots orageux cette fille éplorée
 Sentit de vos fureurs la rage conjurée!
 Combien de jour en jour la beauté de l'amant
 De ce cœur enflammé vint croître le tourment!
 Combien dans sa langueur elle souffrit d'alarmes!
 Plus pâle que cet or qui décore ses charmes,
 Craignant tout pour Thésée, ardent à conquérir,
 Ou la tête du monstre, ou l'honneur de mourir,

Seule elle adresse aux dieux sa prière assidue,
Qu'à sa lèvre muette elle tient suspendue.

Comme au haut du Taurus, de Borée assailli,
Succombe un chêne altier par les siècles vieilli:
Un tourbillon l'arrache à ses vastes racines,
Et l'œil contemple au loin ses immenses ruines.
Tel aux pieds de Thésée enfin tombe étendu
Le monstre par son front vainement défendu:
Couvert de gloire il sort de ces routes profondes,
Réglant d'un fil léger ses traces vagabondes.
Il n'eût point démêlé sans cet heureux secours
L'inextricable erreur d'innombrables détours.
Mais faut-il que ma main retrace à la mémoire
Les détails déchirans de cette affreuse histoire!

Ariane, soumise aux lois de son vainqueur,
S'enfuit des yeux d'un père et des bras d'une sœur.
Dans quel deuil va gémir sa mère méprisée!
Elle le sait, l'oublie, et ne voit que Thésée.
Hé bien! le vaisseau touche aux rives de Naxos;
Et ses yeux assoupis par de tristes pavots,
Enhardissant l'époux au forfait qu'il médite,
Sont pour ce cœur ingrat le signal de la fuite!
Hélas! dans les transports d'un amour furieux
On dit que de ses cris elle perça les cieux.

Tantôt de ces rochers, dont elle atteint la cime,
 Son œil des flots émus parcourt le vaste abyme;
 Tantôt de ses pieds nus, qu'égare la douleur,
 Elle voudrait des mers franchir la profondeur.
 Enfin, parmi les pleurs, le désespoir, les craintes,
 Sa bouche en longs sanglots laisse éclater ces plaintes.
 Après m'avoir ravie à mon toit paternel,
 Thésée, oses-tu bien m'abandonner! Cruel!
 Sans respect pour les dieux qu'outrage ton injure,
 Tu livres à leur foudre une tête parjure!
 Quoi! rien n'a pu fléchir un brigand comme toi!
 Et la douce pitié ne t'a rien dit pour moi!
 Voilà donc cette foi que t'a voix m'a jurée!
 Je devais être un jour ton épouse adorée;
 Mon cœur en nourrissait les pensers décevans:
 Trompeuse illusion que dissipent les vents!
 Femmes, n'espérez plus trouver de cœur fidèle;
 Ils se font de vos maux une gloire cruelle:
 S'ils peuvent se flatter du plus tendre retour,
 Prodiges de sermens, ils attestent l'amour:
 Ils savent par l'appât de brillantes promesses
 De nos fragiles cœurs surprendre les faiblesses.
 Sont-ils sûrs d'être aimés, on voit s'évanouir
 Tout ce qu'ils ont promis dans l'ardeur de jouir.
 Certes, je t'ai sauvé d'une mort violente;
 Tu ne pouvais la fuir, tu la voyais présente.

C'en était fait de toi : je vole à ton secours ;
 J'ai mieux aimé d'un frère abandonner les jours ;
 Et pour un tel bienfait mon corps sans sépulture,
 Des oiseaux dévorans deviendra la pâture.
 Dis-moi, monstre vomî par l'écume des mers,
 Ou né d'une lionne en des rochers déserts,
 Plus cruel que Carybde en sa noire furie,
 De quel horrible prix tu m'as payé ta vie !
 Hélas ! si tu craignais que l'auteur de tes jours
 Ne rompît cet hymen promis à nos amours,
 Tu pouvais m'emmener captive en tes demeures ;
 Un si doux esclavage eût consolé mes heures ;
 J'eusse lavé tes pieds, et de riches tapis
 Mes mains auraient couvert le duvet de tes lits.
 Mais pourquoi fatiguer d'une plainte ignorée
 Les vents sourds aux tourmens de mon ame égarée ?
 Rochers que je parcours avec ces pieds meurtris,
 Vous ne pouvez m'entendre et répondre à mes cris ;
 Le perfide des mers déjà franchit l'espace !
 Ici d'aucun humain je n'aperçois la trace.
 Un sort trop rigoureux insulte à mes douleurs ;
 Hélas ! je n'ai pas même un témoin de mes pleurs !
 Dieux ! pourquoi le vaisseau de ce monstre sauvage
 A-t-il de ma patrie abordé le rivage !
 Il n'eût point égorgé l'indomptable taureau,
 Ni d'un cœur innocent, trop barbare bourreau,

Et sous des traits charmans voilant sa perfidie,
 Trainé dans nos foyers le malheur de ma vie!
 Que vais-je devenir? quel espoir m'est offert?
 Irai-je vers l'Ida? Mais de ce lieu désert
 Une mer violente et ses vagues profondes
 Séparent ma patrie au sein des vastes ondes.
 Oserai-je d'un père attendre le secours?
 J'ai du sang fraternel arrosé ses vieux jours.
 Par l'amour d'un époux serai-je consolée?
 Il fuit, et sur ces bords me laisse désolée.
 Je ne vois qu'un rivage, une île, un sol désert;
 Point d'abri, pas un toit pour me mettre à couvert,
 Nul espoir, nulle fuite; et cette mer immense,
 Et cette solitude, et son vaste silence,
 Tout me montre ~~la mort~~. Mais avant de fermer
 Ces yeux qui de leur deuil se sentent consumer,
 Ah! que les dieux vengeurs, à mon heure dernière,
 D'une amante trahie écoutent la prière.
 Vous qui savez punir les crimes éclatans,
 Déesses dont le front, entouré de serpens,
 Porte tout le courroux de mon ame expirante,
 Euménides, volez aux plaintes d'une amante.
 Malheureuse! quel vœu ma bouche a prononcé!
 Il part du fond d'un cœur ardent et délaissé.
 Ne donnez point le tems au courroux qui m'enflamme,
 A ma juste fureur de mourir dans mon ame;

Que Thésée, égaré par un funeste oubli,
Comme il m'abandonna, perde les siens et lui.

A peine de ce ciel, à ses larmes propice,
Eut-elle du perfide imploré le supplice,
Que l'invincible dieu, dominateur des airs,
Ébranla par un signe et la terre et les mers;
Et les cieux s'unissant à son horreur profonde,
L'effroi se fit sentir jusqu'aux astres du monde.

Le coupable Thésée, aveuglé par le sort,
Oublia d'élever, en approchant du port,
Le signal qui devait de son retour prospère
Avertir la tendresse et les regards d'un père.
On raconte qu'Égée, en confiant aux flots
L'audacieux destin de ce jeune héros,
Lui dit, en l'embrassant, d'une voix attendrie:
O toi que mon amour chérit plus que ma vie,
Toi que j'obtins du ciel, au déclin de mes jours,
Malgré moi je te cède aux périls où tu cours.
Mais puisque la fortune et ta valeur brillante
Me dérobent ces traits dont la grâce charmante
N'a point encore assez rassasié mes yeux,
Ah! loin que de mon sort je rende grâce aux dieux,
Ton absence étendra ma douleur solitaire
Sur ces cheveux blanchis et souillés de poussière.

Prends ces voiles de deuil; leur lugubre couleur
 Aux mâts de ton vaisseau suspendra mon malheur
 Et sur les vastes mers, de rivage en rivage,
 De mes sombres ennuis elle offrira l'image.
 Mais si la déité qui protège ces bords,
 Fidèle à ton audace, ainsi qu'à mes transports,
 Dans les flancs du taureau conduit ta main guerrière,
 Crains d'oublier la voix et les ordres d'un père;
 Quand les monts de l'Attique auront frappé ton œil,
 Fais dépouiller tes mâts de ces voiles de deuil,
 Et qu'une voile blanche, attachée aux cordages,
 Vienne en signe de joie informer ces rivages,
 Afin qu'instruit d'abord de ton heureux retour,
 Le premier je me livre à mes transports d'amour.
 Cet ordre était gravé dans le cœur de Thésée;
 Mais le ciel, pour venger Ariane abusée,
 L'effaça; comme on voit par un vent orageux
 Des nuages légers quitter un mont neigeux.

Cependant le vieillard, qui parmi ses alarmes
 Promenait sur les flots des yeux remplis de larmes,
 Voyant la voile noire au rivage approcher,
 S'élança, furieux, du sommet d'un rocher,
 Croyant son fils péri par une mort cruelle;
 Et le deuil remplissant la maison paternelle,
 Thésée à son entrée y recueillit les maux

Dont lui-même affligea la fille de Minos,
Qui, regardant la nef fuyant loin de sa vue,
Roulait mille soucis dans son ame éperdue.

Tout à coup à ses yeux par la douleur vaincus,
Un sort inespéré fait paraître Bacchus,
Jeune, brillant, suivi du Faune et du Satyre.
Ariane, il te cherche, et c'est toi qu'il desire.
Une folâtre joie enivre tous leurs sens;
Leur tête qui s'agite accompagne leurs chants:
Ici l'on danse autour d'un taureau qu'on immole;
Là, sans fer meurtrier, le thyrsse siffle et vole:
D'autres parmi les Ris s'entourent de serpens;
Ils chargent leurs paniers de mystiques présens,
Et dans leur vive orgie exaltent les merveilles
Qu'un culte saint dérobe aux profanes oreilles:
Entre ses doigts légers l'un fait sonner l'airain;
L'autre frappe en cadence un joyeux tambourin;
Le son bruyant du cor retentit dans la nue,
Et la flûte barbare au loin est entendue.

Tel était ce tapis de figures orné,
Dont on couvrit le trône à Thétis destiné.

Les yeux rassasiés des beautés qu'on admire,
Pour faire place aux dieux la foule se retire.

Tels les flots agités du souffle du matin,
 Quand la naissante aurore a fait frémir leur sein,
 Poussent vers les rochers leur vague blanchissante,
 Qu'on prendrait pour le bruit d'une troupe riante.
 Mais le vent par degrés augmentant sur les flots,
 L'éclat du jour au loin fait briller les vaisseaux.
 Telle, ivre de plaisir, cette bruyante foule
 A l'approche des dieux par les portes s'écoule.
 Chiron vient le premier offrir les doux présents
 Dont la jeune saison s'enrichit tous les ans.
 Les fleurs que le zéphyr et la terre amollie
 Prodiguent sans mesure aux champs de Thessalie,
 Sur la pente des monts, au bord des claires eaux,
 Il les tresse en guirlande, il les plie en berceaux:
 Leur agréable odeur, leur forme enchanteresse
 A l'éclat du palais prête un air d'alégresse.

Sur les pas du vieillard à ces soins occupé
 Pénée est accouru des vallons de Tempé,
 Tempé qu'il abandonne aux chœurs des Néréides:
 Et ce dieu des forêts ne vient pas les mains vides;
 Il apporte avec lui des hêtres, des lauriers,
 Des platanes touffus, de sveltes peupliers,
 De hauts cyprès tirés des montagnes voisines,
 Des arbres tout entiers chargés de leurs racines.
 D'un bocage factice ordonnant les apprêts,

Il veut que sous son ombre on respire le frais;
Et sa main empressée autour du péristyle
Forme un dais verdoyant d'un feuillage mobile.

Prométhée, après lui génie industriel,
Avance en chancelant et d'un pas déjà vieux,
Faible, il conserve encor les nobles cicatrices
De ses membres cloués sur d'affreux précipices.

On voit du haut des cieux descendre en même tems
Jupiter, son épouse, et leurs nombreux enfans.
Des montagnes d'Hydra l'habitante fidelle,
Diane reste seule, et son frère avec elle.
Oui, Phébus, de ta sœur les trop chastes mépris
Dédaignent les flambeaux allumés pour Thétis!

Sur l'ivoire éclatant quand la troupe est assise,
La table se garnit d'une abondance exquise;
Et les fatales sœurs de leurs gosiers tremblans
Firent entendre alors leurs prophétiques chants.
Leur robe étale aux yeux sa blancheur vive et pure;
Une bande de pourpre en forme la bordure;
Et des rubans pareils à leurs cheveux blanchis
Ceignent ces fronts ridés par l'âge appesantis.
A des soins éternels le destin les enchaîne;
Leur main gauche soutient la quenouille et la laine;

La droite, au même objet concourant à la fois,
Forme le fil léger que conduisent les doigts;
Puis en vifs tourbillons le pouce précipite
Les cercles ondoyans du fuseau qui s'agite;
Et la lèvre retient des brins du fil fatal
Sous la dent qui le mord et le rend plus égal.
Des corbeilles d'osier aux pieds des filandières
Conservent le dépôt de leurs laines légères;
Et parmi leur travail, que rien ne ralentit,
De ces oracles vrais le palais retentit.

O toi dont la vertu, par ton fils anoblie,
Est comme tes aïeux chère à la Thessalie,
Pélée, ouvre l'oreille à ces chants précurseurs
De tes destins connus des trois fatales sœurs.
Nous venons partager la commune allégresse;
L'Hymen de cette fête a consacré l'ivresse.
Tu sais que des destins nos mains règlent le cours.
Tournez, fuseaux légers qui filez ces beaux jours.

Que l'étoile du soir, qui dans le ciel s'avance,
Elle dont les amans desirent la présence,
Amène sur tes pas la divine beauté
Qui fit naître l'amour dans ton cœur enchanté!
Qu'enivré des faveurs de cette auguste amie,
Dans tes robustes bras elle tombe endormie,

Et que bientôt tes feux réveillent les amours !
Tournez, fuseaux légers qui filez ces beaux jours.

Nulle maison jamais n'eut des amours si belles ;
Nul lien n'a serré des amans plus fidelles ;
Pour Pélée et Thétis point de fâcheux retours.
Tournez, fuseaux légers qui filez ces beaux jours.

Il va naître de vous un dieu de la victoire
Qui méconnaît la fuite et commande à la gloire ;
Celui qui d'Ilion doit abattre les tours.
Tournez, fuseaux légers qui filez ces beaux jours.

Quelles forces pourraient se comparer aux siennes !
Combien du sang de Troye il rougira les plaines !
Agamemnon triomphe, et c'est par son secours.
Tournez, fuseaux légers qui filez ces beaux jours.

Les hommages rendus à ses vertus guerrières
Sont la mort des enfans et les larmes des mères,
Quand, les cheveux épars et de cendre couverts,
Elles iront pleurer sur leurs tombeaux ouverts.
Ah ! dans leur sein, meurtri de blessures cruelles,
Rien ne peut ramener ces fils perdus pour elles !
Au souvenir d'Achille on frémira toujours.
Tournez, fuseaux légers qui filez ces beaux jours.

Ainsi qu'un moissonneur sous un soleil aride
Voit des épis nombreux remplir sa main avide,
Tels du fer ennemi les Troyens abattus
D'Achille triomphant prouveront les vertus.
Le Scamandre effrayé dans ses grottes profondes
Verra les morts gêner la pente de ses ondes,
Et des torrens de sang se mêler à son cours.
Tournez, fuseaux légers qui filez ces beaux jours.

Il faut que la Mort même honore sa vaillance
Quand le héros, placé sur un bûcher immense,
Au palais de Pluton descendra consolé
Par l'objet innocent sur sa tombe immolé;
Car sitôt que des Grecs la tardive Fortune
Aura détruit ces murs élevés par Neptune,
Telle qu'une victime amenée à l'autel,
Polixène tendra sa gorge au coup mortel,
Et sans se plaindre aux dieux qui l'auront condamnée,
Tombant sur ses genoux, soumise et consternée,
Ses pleurs seront pour elle un triste et vain recours.
Tournez, fuseaux légers qui filez ces beaux jours.

Hâtez-vous donc d'unir, dans vos communes flammes,
Sous les yeux des Amours et vos mains et vos ames;
Que l'époux, recevant la jeune déité,
Voie à ses feux ardents sourire sa beauté.

Demain aux yeux rêveurs de nos vierges jalouses
Son cou s'embellira du collier des épouses.
Sa mère ne craint pas que des feux indécis
Trompent le doux espoir qui lui promet un fils
Sa fille ne veut point d'une pudeur rebelle
Repousser un époux qui s'enflamme pour elle:
Ils jouiront tous deux dans le sein des amours.
Tournez, fuseaux légers qui filez ces beaux jours.

Ainsi dans le festin de l'auguste assemblée
Les Parques annonçaient les destins de Pélée.
Alors la piété, chère aux cœurs vertueux,
Sous le toit des héros faisait venir les dieux,
Et des humbles mortels leur présence attendue
Attirait le respect sans effrayer la vue.

Souvent dans Olympie, en ce jour solennel
Consacré par la Grèce au souverain du ciel,
Le dieu, s'environnant de torrens de lumière,
Vit cent superbes chars voler dans la carrière.
Souvent du haut du mont que protège Phébus
Les pieux Delphiens, accourant vers Bacchus,
Offraient au jeune dieu ces fêtes éclatantes
Qu'animaient son ivresse et le feu des Bacchantes.
Que dis-je? dans l'horreur des féroces combats
On vit paraître Mars, Némésis et Pallas,

Qui, d'une voix tonnante et d'une ame enflammée,
Aux exploits de la gloire exhortaient une armée.

Mais le crime depuis a souillé les mortels;
On a de la justice abattu les autels:
Le frère s'est plongé dans le sang de son frère;
Un fils, sans la pleurer, a vu la mort d'un père;
D'une jeune marâtre adorant les appas,
Un père a de son fils avancé le trépas;
Et d'un fils entraîné dans la route du crime
La mère incestueuse a fait une victime.
Aussi de nos forfaits la brutale fureur
Nous prive de ces dieux qui se cachent d'horreur,
Et nos profanes mœurs, dont leur gloire s'offense,
A nos regards impurs dérobent leur présence.

F I N. .